

préface

Trouverait-on une voix plus froidement incandescente, plus follement lucide que celle de Françoise Delcarte ? Deux recueils se succèdent, se répondent, et tracent le difficile parcours d'un affrontement.

Partout, à chaque page, un *je* omniprésent, saturant son propre discours, se dit, se creuse, s'expose, s'oppose. Un *je* s'analyse.

Dans *Infinitif*, deux instances font l'objet obsessionnel de sa parole : le *temps* et les *mots*. Le mot *temps* lui-même, présent dans chaque poème (ou peu s'en faut), assume énigmatiquement la responsabilité d'un état rejeté par le *je*, et se fait l'enjeu d'un changement sans cesse appelé et refusé.

Ce temps, c'est bien sûr celui dont on perçoit la linéarité, mais rien, ici, ne renvoie aux classiques déplorations des heures qui s'enfuient ou de la mort qui viendra. La tripartition du temps est bien de mise, mais chaque poème, inscrit dans un présent de manque, s'écartèle entre un *hier* inachevé et un *demain* qui ne peut se créer, vers et contre lequel il se tend. De multiples sentences le montrent bien :

*J'ai cru vivre jadis, désaltérer le temps et lasser les eaux
mortes qui stagnent dans nos mots.*

*J'habite un temps déçu.
Demain, m'être rendue.*

Le texte ne « raconte » pas à proprement parler : il suit de l'intérieur un cheminement fractionné de pages en pages.

La première partie dit bien la lassitude dont un état de figement accable le *je*. Déçue, fatiguée, celle qui écrit diagnostique un mal, un besoin et leurs remèdes : il ne faut pas seulement oublier, ou se remémorer, mais soigner, *réparer*. Les mots, et l'écriture, peuvent y parvenir.

Deux mots symboliques, pas tout à fait synonymes et fortement ambigus, traversent le texte : *soleil* et *été*. Ils semblent représenter à la fois ce qui fut perdu, le peu qui subsiste et la richesse dont demain devrait se nourrir — c'est-à-dire, en somme, la vacuité d'un présent décevant.

Dans la deuxième partie se fait jour l'action, la réaction. *Je* réagit, ose s'affronter elle-même et *détruire sa légende*. À la fatigue succède le *choix*, à la perte la remémoration. Une autre instance entre en scène et le permet : le *tu*. Cet autre, dont l'amour apporte, sinon le remède, du moins la cicatrice, occupe dans le texte des places cruciales (*Je t'ai mise au présent*). Apparaissant à l'extrême fin de la première partie, qui dit la nécessité de secouer un état, il revient régulièrement dans les deux autres, où, grâce à l'amour, se lèvent les *pouvoirs* d'agir et s'installe le *règne* du *je* sur le temps (*j'ennoblis qui j'étais*). Cet amour forme un gage de foi en une *victoire* explicitement revendiquée : demain semble accepté (*j'ai demain dans la peau*) — mais la victoire est

d'acceptation et de lucidité, plus que d'exaltation : *un temps d'armistice*.

Infinitif parut en 1967. Françoise Delcarte avait 31 ans.

Deux ans plus tard vint le recueil *Sables*. Les mêmes mots, le même *je*, le même temps affronté, demain, l'été, l'autre. Mais le ton a changé. Pourtant, celle qui écrit semble en être revenue à un point de départ, comme une rechute, et une lutte à livrer à nouveau. Mais une expérience est forcément acquise. Le passé, ici, c'est l'apparent bonheur atteint dans *Infinitif*, et qui semble n'avoir pu se survivre intact. Un doute, et non plus une fatigue, désigne ce nouvel état —un doute, doublé d'une *patience* : celle qui écrit *réapprend sa lutte* ; elle a (nouveau maître-mot) une *terre à amender* ; elle veut *administrer le temps*. Aucune de ces résolutions ne s'enflamme d'un optimisme comparable à la force de l'amour au recueil précédent. Ce qui se creuse davantage, c'est la lucidité.

Le second recueil, qui part des mêmes prémisses que le premier, ne débouche donc pas sur la même rédemption par l'amour. L'être aimé est toujours là, mais le texte est plus amer, plus froid, plus clinique. Des pouvoirs anciens subsiste surtout la *patience*.

•

Ces deux recueils touchent et même bouleversent par la franchise d'une expérience humaine. Mais on reconnaîtra aussi leur nature d'aventure proprement poétique, où la

métaphore, présente à chaque vers, donne au texte, par le pouvoir d'un lexique obsessionnel, une teneur à la fois exaltante et étouffante.

Une métrique, tout d'abord, fournit une assise à la profusion métaphorique et gnomique du propos. Les vers, d'apparence libre, sont en réalité forgés (la plupart du temps et moyennant certains enjambements et quelques rares élisions) sur un hexasyllabe régulier, tout droit tiré de l'alexandrin, lui-même sensible à tout instant, mais parfois décalé par la typographie. Le rythme en est bref, les phrases souvent courtes, le ton volontaire.

Cette forme est aussi un usage du langage. Sous l'apparente impudeur du discours, sous le foisonnement verbal, un lourd non-dit emplit le texte. Passé, présent et futur ne sont évoqués que par des synecdoques somme toute assez banales (passées dans le langage courant), mais lourdement chargées : *hier, aujourd'hui, demain*. Quand il est question du passé, peut-on inférer qu'est évoquée l'enfance ? Le mot est étrangement absent du texte, occulté : pas d'*enfance*, pas d'*enfant*, rien qu'un *hier* neutralisé. Et pourtant tout semble y renvoyer. (L'enfance sera l'objet visible du dernier recueil de Françoise Delcarte, *Levée d'un corps d'oubli sur un corps de mémoire*, paru en 1995.) Tout juste trouve-t-on trois fois le mot *âge*, qui par ellipse signifie, en le taisant, l'âge adulte si difficile à atteindre : *demain j'aurai mon âge*.

Et qu'est-ce justement que ce *demain* toujours regretté, réclamé, refusé, ce demain d'impuissance ? Un *je* dit ici sa

difficulté à être ce qu'il fut ou ne put jamais devenir. La dernière page résume en dix mots tout l'enjeu des deux livres : *permettre à ce qui meurt d'être demain le temps.*

•

Si la poésie peut prétendre à d'autres fins qu'un pur exercice du langage, si le partage d'une expérience peut lui être dévolu, je connais peu d'œuvres où cette gageure s'accomplisse aussi hautement que dans ces deux recueils. Peu de poèmes où, certes sans facilité, le lecteur puisse entrer si avant, où la surface cache une telle profondeur. Paradoxe d'une poésie où un *je* surabondant laisse une telle place au lecteur, où tant de rhétorique sert une telle sincérité. Chaque page, chaque vers, chaque métaphore réclame lecture et relecture. Faites l'expérience : relisez les deux recueils en vous concentrant sur un seul mot, *sables*, ou *patience*, ou *aube*, ou *mer*, ou *mourir* (et *soleil*, *été*, *terre*) : vous ferez naître d'infinies résonances.

Ces textes à la fois denses et elliptiques méritent une lente pénétration. Non un indiscret et stérile décryptage de chaque image, à la recherche d'une illusoire biographie (que ce soit celle de l'auteur ou celle du lecteur!), mais une patiente identification aux mouvements d'un esprit affronté au temps et à soi.

GÉRALD PURNELLE